

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux »

# LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

Organe de la Société « le XX<sup>e</sup> Siècle », Artistique, Littéraire et Scientifique

PRESIDENT D'HONNEUR : VICTOR HUGO

Comité d'honneur : JULIETTE ADAM, JULES CLARETIE, TOLA DORIAN, CATULLE MENDÈS, LOUIS RATISBONNE, JOSÉPHIN SOULARY, AUGUSTE VACQUERIE

## ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE  
Un an ..... 9 fr.  
Six mois ..... 5 »  
Trois mois ..... 3 »

CARLOS-RENDON

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

## ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an ..... 12 fr.  
Six mois ..... 7 »  
Trois mois ..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

### SOMMAIRE

Jacques Mauran, La Rédaction. — Chronique de Province : Les lettres Mancelles, Léo d'Orfer. — En chemise, Aymé Delyon. — E ho mondain, La Rédaction. — Correspondance. — Concert de la Fomfare Lyonnaise, J. G. — Nouvelle littéraire. — Zig Zag, Le printemps à Paris, Désiré Fay. — Sursum corda, Ernest Bonneau, Feuilleton : La Gouvernante Modèle, Erual.

A partir du prochain numéro, le Zig-Zag publiera en feuilleton, sans interruption

### JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporaines  
Par M. Léo d'Orfer

Un de nos derniers numéros en avait donné, par erreur, les premières pages sous le titre ancien : *La Vache enragée*, qui ne convenait point du tout à l'œuvre.

Jacques Mauran est une étude puissante et fort curieusement prise sur le vif, de la vie parisienne de certains milieux, moitié bohème, moitié grand monde.

Le chroniqueur parisien que nos lecteurs connaissent bien s'y décèle partout, mais le romancier qui se trouve être aussi notre ami n'est pas demeuré en reste. Les caractères y sont peints franchement, les situations sont prises d'assaut, et la trame de l'ouvrage est tissée par un ouvrier habile. On y sent une main qui peut être magistrale.

Nos lecteurs suivront avec intérêt la publication de Jacques Mauran, et sauront bien reconnaître les sacrifices et les efforts que fait la direction du Zig-Zag, pour leur être constamment agréable.  
LA RÉDACTION.

### Chronique de Province

#### Les Lettres Mancelles

Mon ami Maxime Foussard, un peintre de talent qui procède du mousquetaire Ogier d'Ivry, s'est enseveli dans les minutes hautes et larges de son notariat de Torcé, et n'avait point répondu à la lettre de rendez-vous que je lui adressai de Chartres, ville morte aux belles-lettres. Que les testaments lui soient légers et productifs.

M. Armand Lecomte, qui dirige si sagement la *Revue Littéraire du Maine*, vint me voir à l'Hôtel du Dauphin, où nous fîmes à gros frais un déjeuner pitoyable. Il m'offrit une collection complète de sa *Revue* et me mit un peu au courant de la littérature du cru.

A notre heure, chaque département qui se respecte a sa revue littéraire, tout comme son préfet et son évêque. C'est de bonne tenue. C'est là son claque venant authentiquement de chez Gibus et ses vants Jouvin. Monsieur le département de la Sarthe s'est donc acquis la *Revue Littéraire du Maine*. Le directeur-

fondateur, premier du nom, fut, il y a tantôt quatre ans, M. Jean de Peretti della Roca, un très vaillant et fort estimable poète. Les débuts furent durs, ce me semble. Mais M. Peretti fit sortir sa petite publication du fatras des feuilles créées par des spéculateurs de Paris ou d'Agen pour mettre au jour les vers faux des poètes et des poétesses qui paient quinze centimes la ligne pour ce soin digne de la Compagnie Richer. Il en fit une feuille, bien franchement originale et sienne, moitié de littérature et de poésie générales et moitié d'intérêt régional.

Le succès vint inmanquablement. Mais les travaux de M. Peretti grandissant d'un autre côté, il fut obligé de céder son œuvre à M. Armand Lecomte.

Celui-ci est un poète et un ancien libraire demeuré seulement bibliophile sans renoncer à la poésie. Possédant tous les loisirs nécessaires, apportant des connaissances de librairie jointes à sa science littéraire, M. Lecomte était le directeur et l'administrateur qui devait achever le succès.

Très actif, de relations aimables, il amena de nouveaux collaborateurs et de nouveaux abonnés, et la *Revue* va crânement sur ses quatre ans.

Au physique, M. Lecomte ressemble très fort à M. de Freycinet, petite taille, barbe blanche, yeux vifs, démarche rapide, rien n'y manque. Il demeure rue du Bourg-Belé, où il a installé les bureaux de la *Revue littéraire du Maine*. Ce qui fait qu'elle réussit, c'est que M. Lecomte l'aime d'une affection toute paternelle et en même temps d'un véritable amour d'épris. C'est sa fille et la dame de ses pensées. Et comme il la soigne, comme il la cajole, comme il la pare et la prépare ! Pendant que le Conseil municipal du Mans, dont il est le grave secrétaire, ne le talonne pas de demandes de rapports, M. Lecomte classe lettres et manuscrits, écrit à tous pour les moindres minuties, corrige en jaloux ses épreuves, se mire dans chaque page, sourit au mot plaisant, hoche la tête quand vient une coquille, menace M. Lebrault de se faire imprimer chez son ami Gouverneur, le maire de Nogent-le-Rotrou ! Et la *Revue* sort, nette, lustrée et fine, comme une paysanne mancelle dans sa chemise de toile bise, avec son plastron blanc, où l'adresse sera mise d'une façon qui fera plaisir à l'abonné.

Nous buvions du vin blanc de par là, quand survint M. Paul Blin, un des rédacteurs de la *Revue littéraire*, un grand garçon de la tournure de tout le monde, mais de grand talent, certes. J'avais lu de lui une fantaisie de longue haleine : *Les Souvenirs d'un vieux Manceau*, point ordinaire du tout. Nous liâmes connaissance de suite. « Un peu voltairien, m'avait dit M. Lecomte, incroyant et possédant de l'esprit à la place du cœur...

Tout bonnement Français, point coupeur, spirituel à sa façon, posément, sans pétarades artificielles; excellent compagnon, un peu « je m'en moque » et « vais m'en aller » et bien quelqu'un, enfin.

Nous allâmes tous les trois à la *Société philotechnique*. La ville du Mans en possède une charmante. Une très grande salle artistiquement décorée, avec une estrade servant de théâtre. On se réunit tous les samedis pour écouter des pièces, des vers, des contes, des conférences. Dernièrement encore, un lettré Chinois initiait les 400 membres de la Société à la vie de l'Empire Céleste. Nous y trouvâmes M. Déan, un autre académicien manceau qui lamartinise en prose, mais à sa façon, et combien gracieuse !

Nous allâmes ensuite rendre visite à M. de Peretti della Rocca, rue Chanzy, tout au fond de la ville. Avant d'entrer, nous fûmes accostés par le petit vendeur de la *Clochette mancelle* à qui, bon gré mal gré, nous dûmes acheter un numéro. Nous félicitâmes M. de Peretti d'avoir un vendeur si jeune et déjà si émérite.

M. de Peretti est une homme d'une trentaine d'années, fort élégant et d'une rare distinction. De taille assez haute, il porte sur sa figure une rudesse qui n'est qu'une écorce. Un peu cassant, peut-être par trop de franchise, ce qui ne peut être qu'une qualité, il a au fond une bonté de cœur très grande et même de la douceur. Ce caractère, si en rapport avec celui de votre serviteur, nous lia d'amitié tout de suite.

Je le revis deux jours après. Il me présenta à Mme de Peretti, qui me fit un accueil des plus aimables. Mme de Peretti, qui est une fort bonne musicienne, adore aussi la littérature et rédige elle-même le feuilleton théâtral à la *Clochette*, sous le pseudonyme de Bell. Avec cette grâce qui est l'apanage de la beauté et de l'intelligence, Mme de Peretti a su faire de son salon de la rue Chanzy, un rendez-vous littéraire où l'on brigue d'être reçu.

Nous dînions le lendemain à sa table, et nous fîmes au dessert des libations de poésie et de musique. La soirée fut charmante et comptera parmi les meilleures de ma pérégrination.

Le lendemain, je reçus deux volumes de M. Peretti, avec une collection de la *Clochette*. L'un des volumes date de l'autre année et contient les poésies de jeunesse de l'auteur, et un drame, *Vannina*, fort remarquable. L'autre, une brochure, est l'éloge de Sampiero, un général corse, et a été lu dernièrement par M. de Peretti au théâtre d'Ajaccio.

J'ai parcouru les cinq ou six numéros de la *Clochette Mancelle* déjà publiés. C'est un petit journal littéraire local, fort vif, fort alerte, et qui sera certainement bien accueilli par tous ceux que les injures grossières de la

*Satyre de l'Ouest* dégoûtent depuis longtemps.

Il ne faut point que j'oublie de parler ici des autres littérateurs de la région :

Paul Bonhomme, un poète de valeur à qui nous rendîmes visite avec M. de Peretti.

Mme Léon Chaulay (Mme Céliérier), qui a publié dans la *Revue littéraire* des nouvelles remarquables et remarquées.

MM. Davin du Champclos, Léon de la Morinerie et Remy Saint-Maurice, encore des poètes de la *Revue*, avec Gustave Moulet, Marcel Lambert et A. Désigné.

M. Hublin, qui a publié nombre de brochures archéologiques fort remarquables.

M. Paul Lemaire, collaborateur de la *Revue* et bibliothécaire de la Société philotechnique,

Et ceux que ma mémoire, peu fidèle, oublie, ce dont je leur demande humblement pardon.

En allant prendre le train pour Angers, j'ai été me faire savonner par le *Jasmin du Mans*. M. Pierre Anis, qui est un coiffeur émérite et que la *Sarthe* a plaisanté ferme. Nous croyons que la *Sarthe* a tort, M. Pierre Anis est arrivé sans études et sans ressources à chançonner d'une façon point déplaisante. à écrire lui-même la musique de ses paroles, et ce n'est point un artisan méprisable. Le *Zig-Zag* donnera en curiosités quelques pièces de l'auteur de la *Lyre Mancelle*, coiffeur la semaine et garçon de café le dimanche au Casino du Mans, où on exécute ses œuvres pendant qu'il verse des grenadines et des bocks distraits par les mollets des demi-divas.  
Léo d'Orfer.

### EN CHEMISE

C'était le bon temps. Jeune, beau, prodigue, j'étais orné de tous les vices charmants par lesquels on ensorcelle les femmes et on rend enragés les auteurs de ses jours.

Si je faisais bon an mal an cent mille francs de dettes, c'est que j'étais bien le joueur le plus reinard qu'on pût envier. Un pauvre diable ne fera jamais cent mille francs de dettes, ce n'est que quand on peut jeter l'or par les fenêtres qu'on jouit du privilège inappréciable d'ameuter des créanciers; moi père et mon beau-frère ont su si je m'en faisais faute.

Je m'étais lié d'amitié chevaleresque à un garment de ma sorte; je dois dire, au risque d'offenser la charité, qu'il valait juste autant que moi. Nous courions le monde, chantant, faisant bonne chère, séduisant les filles, depuis les servantes d'auberge jusqu'aux patronnes, des dragons de vertu parfois, parole d'honneur! surtout on jouait gros jeu partout où cela se pouvait.

Le théâtre de nos plus rares exploits fut Baden : *illico* notre amour du jeu s'y changea en fureur, en rage, à en oublier la table, le rire,

les belles. Jour et nuit, pâles, acharnés, fiévreux, vraiment possédés du diable; l'ignoble croupier nous devint le *Deus ex-machina* de l'existence.

Ah! le beau temps de perdu!... et s'il n'y avait eu que le temps: bientôt nos voisins furent mis à contribution pour de gros prêts payables en quatre jours, immense délai que nous valut notre réputation de nabab.

Notre réputation nous perdit ces prêts, puis le peu d'argent de poche oublié dans des tiroirs, puis nos bijoux, depuis les objets d'art auxquels nous tenions comme à notre vie et qui nous suivaient à travers le globe.

Alors, comme des rats, nous regagnâmes notre trou somptueux, tête basse, décaqués et prostrés. Je me souviendrai toujours avec quel dégoût et quelle lassitude morale nous nous sommes jetés dans un fauteuil et nous avons regardé, pendant cinq heures, d'un air stupide, les dorures banales du plafond.

Je n'ai jamais été acteur, mais j'eus tout à coup un élan théâtral:

— Couche-toi! intimai-je à mon compagnon de déveine.

Péniblement il retira son regard du plafond pour sonder le fond de mon âme.

J'attendais une réflexion philosophique:

— Tu deviens chauve, bégaya-t-il.

Je haussai les épaules; cela était d'autant plus faux que j'ai encore tous mes cheveux, et il n'y eut pas que Baden qui se heurta à leur résistance, les braves!

— Couche-toi! criai-je.

— Couche-toi!

Hors de moi, je fondis sur les vêtements que j'arrachai au malheureux; il ne lui resta bientôt plus... qu'à se faufiler dans les draps.

Affamé, couché dans une chambre d'hôtel d'un prix extravagant (pas payée, cela va sans dire), sentir derrière, devant soi, vide lugubre, dettes, poursuites, avoir vu son ami s'enfuir avec vos derniers vêtements, telle fut la situation majeure du camarade pendant deux jours et demi. Il le sentait, j'étais allé jouer ses habits, nos costumes d'un goût suprême étaient fins et valaient gros; si je perdais les siens, resteraient encore les miens à engager. Mais qui de nous deux se présenterait au jeu dans l'inconvenante posture d'Adam?

Enfermé, il refusa toute nourriture, calculant ainsi les chances que j'avais à le relever de sa position horizontale.

Deux jours et demi écoulés... J'apparus, j'entendis un rugissement et vis un squelette se dresser dans des lambeaux d'oreillers. La Rage et le Désespoir avaient mis les coussins en pièce, toute la chambre était pleine de plumes, et l'infortuné ressemblait à un horrible oiseau, à cause de la sueur froide et des larmes qui avaient collé à son corps un invraisemblable plumage.

J'eus un recul d'épouvante et vins m'abattre au pied du lit comme un caniche qu'on aurait fouetté.

— Perdu?

— Hélas! répondis-je.

— Miséricorde!

Il cacha dans les draps son chef ébouriffé et le releva plein de plumes. Sa chemise de nuit lui restait pour tout trésor. Ses yeux s'étaient injectés. Jamais reproche n'avait trouvé place entre nous, seulement il avait sauté au milieu de la chambre, me serrant les bras et, me désignant d'un œil noyé de duvet sa tenue badine, le cher monstre hurlait:

— Ils vont venir, les cancrecs, les créanciers, ah bien, moi! je serai ridicule!

— Ridicule! oh! oui, répétais je avec conviction.

— Oh! dis, dis, supplia-t-il en se tordant les mains, trouve-nous un revolver à crédit!

La-dessus, je tirai à la Mort invoquée une grande révérence, chapeau très bas que des tas de papiers s'en échappèrent.

— Hein? hurla le sans-culotte involontaire.

— Tout payé, mon cher! et soixante mille francs là, chantais-je en éclatant de rire.

— Soixante mille balles!!

Et il exécuta des gambades folles dans cette fortune et un tourbillon de plumes au milieu desquelles nous nous mimes à tousser et à éternuer avec délire. Ce fut un vertige.

Un garçon de magasin, qu'on n'avait pas entendu frapper, apportait un complet... exquis. Je lui jetai par la tête une poignée d'or et de duvet, et, perdant toute retenue, grisés, électrisés, nous fîmes danser avec nous l'homme ahuri; nous ressemblions à trois sauvages, des chefs à aigrettes, s'il vous plaît!

Et on dansa tant que les écus gagnés suivirent l'exemple: les soixante mille francs durèrent... deux semaines.

Aymé DELYON.

## Écho mondain

Dîner très brillant, mardi 14 avril, chez M. et Mme de Rute, en l'honneur de M. Pierantoni, délégué de l'Italie à la Conférence, et de Mme Pierantoni, la fille du ministre des affaires étrangères d'Italie, l'une des femmes les plus spirituelles de son pays.

Parmi les trente convives, nous avons remarqué M. de Lesseps dont la verve n'a jamais été plus éincelante, M. et Mme Camille Sée, M. et Mme Raphaël, M. et Mme Simon, M. et Mme Gagneur, M. et Mme Quarante Rattazzi, Arsène Houssaye, René de Gatines, Massenot, Catulle Mendès, Torrès Caicedo...

Après le dîner, réception des plus animées, puis spectacle. On a joué trois pièces, dont une inédite de la maîtresse de la maison: *Un Divorce*, puis la *Chatte métamorphosée en femme*, de Scribe, et les *Précieuses ridicules*. Tous nos compliments à la jeune Isabelle Rattazzi et aux personnes qui remplissaient les divers rôles.

Dans le *Divorce*, citons seulement le succès de Mme de Rute, un vrai triomphe. Mlle Laurence de Beerska s'est montrée à tel point dramatique, émouvante, qu'elle a ému rveillé son auditoire.

La *Chatte métamorphosée en femme*, en nous enlevant la sombre impression laissée par le beau drame, nous a révélés encore plus séduisantes les deux jolies actrices de gouvernante: Mlle Isabelle Rattazzi, qui était u e de soun : Mlle de Beerska, un vraie chatte avec sa calinerie et ses grâces.

M. Ruef a été comme toujours l'artiste consommé, remplissant tous ses rôles avec le talent et la distinction que l'on sait.

Les costumes étaient splendides.

Intermèdes par Mlle Rousseil et Mme Dreyfus.

Un cotillon des mieux organisés a terminé cette soirée à laquelle assistait tout le Paris politique, littéraire et artistique. Tout le monde a demandé à être présenté à M. et à Mme Pierantoni, qui ont pu voir réunis tous nos personnages les plus illustres.

Deux toilettes ont fait particulièrement sensation: une toilette bleue de Mme Faivre, femme du ministre du Canada, et une toilette rose de Mme de Louis Enault.

LA RÉDACTION.

Chatillon-sur-Chalaronne (Ain)

Mon cher Monsieur,

Si je ne vous ai envoyé aucuns détails, c'est qu'ils auraient été trop tristes. Nous avons rencontré pour notre fête le jour le plus mouillé de l'année. La pluie a commencé à six heures du matin, pour ne se terminer qu'à deux heures le lendemain, sans un seul arrêt de cinq minutes. Vous devez juger par là de la fête.

Le défilé a eu lieu, malgré le mauvais temps, au milieu d'une haie de parapluies. Les étrangers ont été satisfaits de ce qu'ils ont vu, car la fête aurait été splendide avec un peu de soleil. Ce que les visiteurs ont remarqué, c'est que la cavalcade ne ressemblait à aucune de celles organisées le plus souvent avec des costumes loués, et que l'on revoit toujours.

Chez nous, la couleur locale dominait, aucun costume de location; des costumes faits pour la fête spécialement, la culture et l'agriculture largement représentées; comme char rustique, figurez vous un pavillon rustique sortant d'un parc et transporté sur un char; Paul et Virginie trainés par un éléphant (cheval déguisé en éléphant) conduit par un singe. Un tambour-major de sept pieds de haut à côté d'un cantinière lilliputiennne, suivis par le bataillon scolaire en zouaves. Une chaumière couverte en paille, où de gracieuses dames fabriquaient des gâteaux. Un bel arbre de Noël abritait de jolis enfants. Le charlatan vendait des médailles commémoratives et arrachait les dents. Plus loin, une loterie ambulante tenue par un vieux brave de l'armée. Gambinus versait à flots la blonde bière. Guignol lyonnais entouré par la foule. Les gymnastes

faisant leurs plus beaux tours, etc., etc.; enfin, quantité d'attractions nouveaux; le tout arrosé par une pluie diluvienne et incessante.

La pluie tombait toujours, mais les gros sous aussi, et malgré le mauvais temps les pauvres seront contents, car nous pourrions leur distribuer de 1,800 à 2,000 fr.

Le tirage de la tombola a lieu dimanche prochain 26 avril, à deux heures.

Veillez recevoir, cher Monsieur, l'assurance de ma sympathie et mes cordiales salutations.

X...

Ce que le trop modeste reporter ne dit pas, c'est le dévouement qu'a montré le président de la société bienfaisante; un de nos confrères raconte que M. Cerisier, en de nos confrères au milieu de l'orage, rappelait Jupiter olympien sans souci de la foudre. La charité a de ces forces-là et aussi de ces réussites... tant mieux pour les pauvres qui doivent s'en montrer au moins reconnaissants. Et grâce au zèle des organisateurs, les indigents n'ont pas trouvé ce sombre jour trop triste.

Une médaille commémorative a été frappée et une poésie dont on a bien voulu nous faire part et que nous regrettons de ne pouvoir toute citer a été distribuée.

En voici un extrait:

Vous riez et lui pleure. — O! soyez généreux  
Heureux vous l'êtes, et lui non — contraste étrange!  
Que pensera demain, voyant le pain qu'il mange  
Le vieillard, l'orphelin, et la veuve ou l'enfant,  
Il parlera de vous et puis, vous bénissant,  
Gravera dans son cœur cette belle journée.  
O charité, toujours, garde leur destinée.

Un surplus de compliments à l'autour, M. Tony MéraVilles.

## Concert de la Fanfare Lyonnaise

C'est devant une société aussi nombreuse que choisie que la Fanfare Lyonnaise a donné un grand concert populaire dimanche, au Cirque Rancy avec le concours de l'Union chorale. Les deux excellentes Sociétés ont été très acclamées.

Signalons parmi les morceaux les plus applaudis: l'*Ouverture de Zampa*, la *Polka des Fauvettes*, l'*Ouverture d'Obéron* et la *Bénédiction des Poignards* par la Fanfare Lyonnaise. Ce dernier surtout a soulevé les applaudissements, plusieurs fois répétés, de la salle entière.

L'Union horale a commencé par la *Sérénade*, qui a été très applaudie. Mais le clou de la soirée c'est le *Sylphe*, chœur très difficile, avec un solo superbe, que cette Société nous a enlevé avec sa maestria d'habitude. Ce n'était plus des applaudissements, c'était des trépignements enthousiastes qui ont soulevé le public.

LA

## GOVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74.)

— Monsieur le curé, répondit courtoisement le terrible commissaire de la rue Luizerne, ce m'est toujours une vraie satisfaction de vous revoir. Au reste, hélas! un contact aussi journalier que forcé pour moi vis-à-vis de plus de malhonnêtes gens que de braves; me rend trop heureux, au contraire, de considérer par hasard de loyales figures. Je n'y aurai pas au moins à chercher noise avant leur sortie de chez moi, ajouta-t-il avec aménité; seulement il serait peut-être utile de faire reposer votre chérie, Mme Chauffet, d'une manière moins fatigante pour elle et pour sa seconde mère, ajouta-t-il en se tournant tout aimable vers Théodosie.

— Ah! ah! assura-t-elle, voici qui vaut mieux que ce dont vous me donniez frayeur tout à l'heure, et je vous en remercie bien. Alors, c'est une affaire dans le sac; je pourrai garder

cette petite... autrichienne, vous dites? Soyez tranquillisé, dormez sur vos deux oreilles, m'sieu le commissaire: ce ne sera pas moi, toujours, qui l'enverrai mendier, lors même que tout mon froment ne soit pas en farine. N'est ce pas, m'sieu le curé de Saint-Nizier? ajouta l'omnipotente de la rue Mercière, en nuançant de son amour-propre invulnérable.

— Ma fille, remerciez Dieu des biens dont il vous gratifie, et gardez l'orpheline, puisque Monsieur suppose que cela pourrait s'effectuer sans encombre, dit doucement le prêtre. Mais, pour l'adoption, cela ne va pas aussi vite que votre bon cœur le souhaiterait. Il faudrait, je crois, que vous eussiez eu l'enfant depuis six ans à votre charge, ou qu'elle fût majeure, puis que votre mari y consentit.

— Mon mari! exclama, dans un majestueux étonnement, ma foi! la non moins majestueuse boulangère. Est-ce que jamais j'ai eu besoin de lui, le pauvre homme?... Un bien brave homme, allez, dit la réelle brave femme. Mais, le pauvre homme, si je n'étais pas là, ah! ce serait du joli! Il est si crédule que son dernier mitron lui ferait prendre de l'avoine pour du blé. Ah! je voudrais bien que ça ne lui allât pas, quand ça me va si bien, surtout, dit la reine du logis en frappant du pied, puisqu'elle ne pouvait gesticuler à son aise. Je sais bien que vous avez été grand

avocat, M'sieu le curé, ajouta la dame plus doucement, car l'affection mêlée de respect ressentie par tous envers le digne Desservant eut toujours le don de calmer sa furiosa d'habitude. Mais avouez, messieurs, que la loi est bien bête. Voici une tendre petite à laquelle je voudrais aussitôt donner tout mon bien à moi, quatre-vingt mille francs comme un liard, M'sieu le commissaire, salua la capitaliste en se dressant aussitôt, où mon mari, là, n'a rien à voir, pas plus que sa drôlesse de nièce que j'abomine, toute jeune qu'elle est! Eh bien! Il n'y aura pas moyen de faire celle-ci qui me plaît riche et heureuse? Vu que je n'aurai jamais d'enfant, il faut bien que j'en porte mon deuil, à ce qu'il paraît, ajouta la bonne dame.

— Et puis, ajouta galamment le commissaire, comme pour apaiser le ressentiment de sa cliente inattendue, M. le curé n'a eu le loisir de vous apprendre, Madame, que votre mari, adoptât-il l'enfant d'aussi bon cœur que vous-même, il resterait toujours un cas défectueux dont vous seriez la cause, et toute seule, cependant.

— De moi? de moi? exclama Théodosie, stupéfaite; ça viendrait de moi, qui voudrais que ce bijou fut enregistraé de notre nom de Chauffet pour toute notre vie et la sienne? Vous moquez vous, monsieur?

— Vous vous apaiserez en ce qui me concerne,

dit l'homme adroit, souriant, lorsque vous aurez retenu que vous ne pouvez contracter acte de ce genre avant vos cinquante ans révolus, et vous ne paraissez loin, mais là très loin de les avoir.

— Oh! pardieu oui! consentit tout bonnement cette fois-là l'uniforme récalcitrante, devenue traitable à miracle, dès cette inattendue révélation. Je suis loin, en effet, des cinquante ans, puisque j'en ai 24, quoique cette insolentissime nièce à mon ami dise que je n'ai déjà plus d'âge, que je brille comme une lanterne d'écurie. Voyez vous cette comparaison? Patience! on verra bien à quoi ça ressemblera, cette fadasse au beurre rance.

Mais c'est égal, Messieurs, on voit bien que ce sont toujours les hommes qui font les lois. Au fait, ajouta la nouvelle mère, — philosophe sans le savoir, — on laisse adopter à cinquante ans révolus pour consoler la femme de devenir vieille. C'est alors une idée pas trop bête qu'on a eue là.

Mais, ah ça! j'emporte ce bichon du Ciel pour lui faire du nanan quand elle ouvrira ses pauvres yeux que je ne veux plus qu'ils pleurent. Je me fie à vous, mes braves Messieurs, pour dévider tout ça pour du mieux. Ce qu'il faudra payer, on paiera, soyez tranquille.

(A suivre)

Le soliste, M. Bourgeois, ténor, a été plus qu'acclamé, et il a fallu que la Société bisât le *Sylphe*. Il en a été de même pour le célèbre chœur *O Pepita* qu'il a fallu aussi recommencer.

Nos félicitations à la Fanfare Lyonnaise de s'être adjoint l'Union chorale pour ce concert. Ces deux Sociétés peuvent marcher de pair : l'une comme notre première fanfare, l'autre comme la première Société orphéonique de Lyon.

Une quête très fructueuse a été faite au profit des blessés du Tonkin.

J. G.

## Nouvelle littéraire

M. Léon Ricquier, professeur de lecture expressive et de littérature, veut de publier un volume dont le titre seul est une lumière : *Cours de littérature française des écoles primaires*, ou les écrivains connus par leurs œuvres, avec des notices sur chaque genre et sur chaque auteur, et de nombreuses annotations pour le ton, l'inflection et la phraséologie.

L'auteur a voulu répondre aux questions de l'enseignement primaire : Cours moyen et Cours supérieur, exercices de mémoire, récitations, lectures, compte rendu de lectures. Les éléments sont classés par époques ; on a choisi de préférence les morceaux courts ; on a donné une biographie de chaque auteur et tous les exercices nécessaires pour qu'il soit lu ou récité aussi bien que possible.

Les avis de M. Léon Ricquier à cet égard méritent d'être suivis et sa méthode, pour bien dire, est excellente. Son sel écuil est l'affectation et la préciosité, mais, avec un tel maître, on ne peut toméer dans ce défaut.

Les exemples sont bien choisis et les notices suffisantes. On passe en revue les principaux écrivains français modernes, depuis Bossuet jusqu'aux deux Dumas et à Georges Sand. La manière de les interpréter est correctement indiquée par des notes. Des mots sont insérés dans les intervalles du texte pour qu'en les prononçant on arrive à en compléter le sens, à définir la pensée de l'auteur et à en examiner avec justesse l'inflexion.

C'est là un bon livre, qui rendra de réels services aux enfants et même aux grandes personnes en ce temps où l'on s'occupe beaucoup de littérature, où le goût de la poésie se vulgarise et où l'on voit souvent des rimeurs dire très mal leurs vers excellents et qui, par là, perdent une partie de leurs qualités.

Nous relevons dans l'excellente *Revue Normande et Parisienne* la note suivante, consacrée à un opuscule qu'a bien voulu nous adresser l'auteur et sur lequel nous ne saurions rien dire de mieux :

« *Simple Histoire*, par H. Clémencey ; Henri Joue, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel, Paris (50 cent) »

« Nous avons parcouru, avec intérêt, les feuillets de cette précieuse brochure qui, avouons-le, nous ont paru écrits avec une facilité digne de remarque.

« *Une Simple Histoire* est une page réaliste, une page de notre jeunesse à chacun. L'auteur a pris sur le vif l'empreinte de l'horrible plaie qui ronge notre santé et notre bourse : la prostitution, pour nous la montrer dans toute sa hideur et sur toutes ses faces.

Pourtant, parmi ce foyer d'infection, ce ramassis de vices, ce tas d'ordures, il se trouve quelquefois un diamant. C'est ce que nous fait remarquer M. S.-H. Clémencey dans sa *Simple Histoire*, car il est, comme Alexandre Dumas fils, plein de pitié pour les courtisanes.

## ZIG-ZAG

MM. Talazac et Boudouresque ont chanté à l'église Sainte-Marie-des-Batignolles, à l'occasion du mariage de Mlle Marguerite Jahyer, fille du rédacteur en chef des *Camées Artistiques*.

Le marié était M. Henri Daudet ; 1<sup>er</sup> témoin, M. Carvalho, parent de la mariée.

Nous relevons dans le *Progrès Artistique* une nouvelle intéressante Lyon, c'est que Mme Leslino,

MM. Massard et Queyrel se seraient surpassés dans *Les Huguenots*, donnés au profit des pauvres, à Montpellier.

Nous promettons une romance d'Ed. Martin à quiconque devinera la ressemblance existant entre un mauvais médecin et J. C.

Une erreur fâcheuse s'est produite dans la mise en page du dernier numéro :

Aux sonnets signés G. Richard et Zitor les titres ont été intervertis. *Le Sourire*, doit être le titre du sonnet signé G. Richard. *Passé, Présent* à Nini Nonbock appartient à M. Zitor.

## LE PRINTEMPS A PARIS

A Amédée Displant.

La violette naît dans le bois reverdi,  
S'irmonde fièrement un lit d'herbe nouvelle,  
Et répand son parfum dans l'air tout attiédi,  
Que fond comme un obus la rapidité hirondelle.

Au champ, la marguerite et la rose, au jardin  
Au pré, le bouton d'or ; au buisson, l'aubépine,  
Tout éclot, tout renaît tout semble être au matin,  
Après une nuit longue où le repos affine.

Et parmi ces parfums, ce luxe de couleur,  
Le paysan, heureux, contemple la nature ;  
Et, l'admirant, il plaint, du profond de son cœur,  
Le pauvre citadin qui, dans Paris, se mure.

Nous ne nous plaignons pas, nous, mon cher Campagnard,  
Quoique aussi bien que toi, nous adorions ces choses...  
Mais, si nous n'avons pas sur notre boulevard,  
La verdure et l'oiseau l'aubépine et les roses,

Nos yeux ne sont-ils pas récréés, tous ces jours,  
Du frais et vif éclat des robes estivales  
Dont les nuances ont, sur d'élégants contours,  
Des tons plus chatoyants qu'aux plus brillants pétales.

Ce sont nos fleurs, à nous et des fleurs de tout prix.  
Et, quand nous les suivons, de leurs froufrous agiles  
Il nous vient des senteurs troublantes et subtiles...  
... C'est là notre printemps, le printemps de Paris !

DÉSIRÉ FAY.

## Sursum corda !

Comme un oiseau blessé, dont l'aile saigne et fuit,  
De l'aube à peine éclos à la naissante nuit,  
Le poète qui passe avait marché sans trêve,  
Tout entier à la fièvre ardente de son rêve.

Il avait vu tomber mille feuilles des bois  
Il avait entendu mille pleurantes voix,  
Lorsqu'enfin au sommet de la grise montagne  
Dont l'ombre se projette à travers la campagne,  
Il arriva, très pâle, et, s'étant arrêté,  
Il sonda du regard l'azur illimité.

Or, pendant qu'à ses pieds frissonnait la bruyère,  
Que les astres, là haut, entr'ouvraient leur paupière,  
Son oreille veillait, et, par l'immensité,  
Surprenait les bruits de la voisine cité :

Amers sanglots, joyeux sons, — musiques mêlées,  
Notes du fleuve humain et des cloches ailées.  
Et, comme il attachait sur le lointain ses yeux,  
Soudain il fut saisi d'un trouble harmonieux  
Et, la poitrine émue, et le front plein de flamme,  
Il laissa dans l'espace ainsi chanter son âme :

Toi que, du haut des monts, j'ai désiré revoir,  
Et qu'une fois encore, hélas ! Je veux entendre,  
O ville lumineuse, ô Beauté qui, le soir,  
Fait plus doux ton sourire et ton parler plus tendre ;

Je te les mille éclairs de tes prunelles d'or  
Ou ferme ces grands yeux sous la nuit vaste et sombre ;  
Je compte plus de feux dans mon passé qui dort ;  
Je trouve dans les jours à vivre bien plus d'ombre.

Celui-ci seul me restait cher : j'ignore l'avenir.  
Celui-ci et demain et demain ma pensée,  
Et, grâce au vol rapide et blanc du Souvenir,  
J'effleure des parfums sur ma route effacée.

Ainsi qu'en un vallon aux riantes couleurs,  
Les heureux, au printemps, s'enivrent de rosée,  
Ainsi, sur le chemin, je ramasse les pleurs  
Et les rayons tombés de mon âme brisée !

Je réveille l'écho de nos pas, de nos voix ;  
Je suis du ruisseau l'ariette légère ;  
Et les gazouillements, les baisers d'autrefois,  
Sortent du lit de mousse aux rideaux de fougère.

Le soir, nous revenons à l'éblouissement,  
Au murmure infini de cette ville en fête,  
Où, toujours, au milieu d'un par ravissement,  
Nous allions, couple ailé, rossignol et fauvette.

O cité, sur-le-champ, mon cœur a reconnu  
— Elles lui sont partout tant de fois apparues ! —  
Ces flèches d'or, semblant menacer le ciel nu,  
Ces colonnes d'airain, ces places et ces rues.

Voilà bien le pays l'ami, le sol quitté  
Où le meilleur de l'homme à cette heure se plonge,  
Où ta cruelle main, noire Réalité,  
M'a tiré brusquement de mon plus divin songe !

Ah ! pour laisser ainsi le firmament témoin  
De notre folle ivresse et de nos larmes saintes ;  
Pour fuir, l'âme en lambeaux, le front en deuil, plus  
Qu'un proscrit bourrelé de remords et de crainte. (loin)

Pour dire un éternel et douloureux adieu  
A l'allée, au gazon, au nid fait sous les branches,  
A ces rêves d'avril, ébauchés au milieu  
Du chœur suave et frais des marguerites blanches ;

Il a fallu puiser au sein de la douleur,  
Une force virile, un courage suprême.  
Il a fallu, mon Dieu ! renoncer au bonheur,  
Etouffer le regret... Mais, quel est ce blasphème ?

N'ai-je point, à l'aspect d'un nouvel horizon,  
Au souffle bienfaisant d'une brise plus pure,  
Senté me revenir le calme et la raison  
Et fléchi le genou devant cette nature ?

Ne me suis-je donc point, ensuite, relevé,  
L'esprit si résigné que je m'écoutais dire :  
C'est une vision dont mon cœur a rêvé ;  
J'étais seul en ces lieux, et j'avais le délire ?

Où, seigneur ! car, voyant le poète souffrir,  
Vous avez, dans sa nuit, versé votre lumière ;  
Car, voyant s'incliner en pleurs son repentir,  
Vous avez rafraîchi sa brûlante paupière.

Depuis, l'homme a vécu, des hommes oublié,  
Sous les étoiles, par les chants et leur murmure :  
Devant la Providence, il s'est humilié...  
Une douce rosée embaume sa blessure.

Il n'accusera plus d'injustice le sort ;  
Il a accusé comme elle est cette âpre destinée :  
Son œil indifférent, en attendant la mort,  
Voit couler et le jour, et le mois et l'année.

Au reste, les chagrins, les maux l'ont fait meilleur.  
Les chagrins et les maux de ses frêles atteignent ;  
Et s'il ose parler dans l'ouragan hurler,  
C'est pour raïrir aux flots des victimes qui saignent.

O jeunes cœurs remplis de sève et de desirs,  
Essaim capricieux d'abeilles amoureuses,  
Qui, dès l'aurore, allez à travers les plaisirs  
Et revolez en foule à vos ruches joyeuses.

Non, non, ce n'est pas vous qu'appelle mon regard !  
Votre bourdonnement, si cher à mon oreille,  
M'avertit que le temps vous est léger ; plus tard  
Vous connaîtrez aussi l'heure triste où l'on veille.

Où l'on veille, chargé d'un brûlant ardent noir,  
Où l'amour, l'amitié sont parties, où seul, morne,  
On reste sur la route avec le désespoir,  
Cherchant pour y tomber et mourir, une borne !

Si je vous confiais que, pareille à la fleur,  
Qu'enlève aux buissons verts un caprice de brise,  
En suivant l'alaouette ou le merle siffleur,  
Votre félicité soudain vous sera prise.

Que nul frémissement ne survit à nos pas ;  
Que cette extase bleue est un songe éphémère...  
Vous auriez un sourire et ne me croiriez pas,  
La coupe du réel vous semblait trop amère.

Allez donc enivrés par tant de visions,  
Sublimes fous épris d'astres aux purs silences ;  
Allez jusqu'à la mort de vos illusions,  
Jusqu'à l'âge prochain des terrestres souffrances !

Et vous, dont les sanglots montent de tous côtés,  
Nombreux comme les jours, profonds comme les vagues,  
Vous les luttes vaincues, vous les désenchantés,  
Dont l'esprit s'abandonne à mille pensers vagues.

Vous qui courbez la tête et qui n'espérez plus,  
Vous qui dites : hélas ! à la nuit, à l'aurore,  
Réveillez-vous ! cessez vos regrets superflus,  
Osez lever les yeux, soyez hommes encore !

Loin de l'onde orageuse il est, il est des lieux  
Où la vie apparaît, plus, plus et plus douce,  
Où le ciel est éblouissant, où se plaisent les dieux  
Les zéphirs qu'on entend chuchoter sur la mousse.

Suivez-moi vers leurs laes et vers leurs hauts sommets !  
La Nature vous offre une source d'étude ;  
Votre être, en s'y plongeant, oublie à désormais  
Le tumulte d'en bas pour cette solitude.

Ici on est plus près du Dieu qui vous comprend ;  
Les larmes au regard ne forment plus un voile :  
Aimer, c'est être bon ; pleurer, c'est être grand,  
Adorer c'est atteindre aux sphères de l'étoile !

Voyez l'oiseau captif qu'on lâche : sur-le-champ,  
Il ouvre vers l'éther harmonieux ses ailes  
Et retrouvant avec la liberté son chant,  
Il plane, enfin sauvé des attaques cruelles.

Lorsqu'entre ces flots et votre recueilliement,  
Vous aurez mis des prés, des rocs, des lieux,  
Vos cœurs grands mis sauront franchir l'espace  
Des fanges de la terre aux immensités bleues.

Février 1883

Ernest BONNEAU.

## KOULAO ROI DES POTAGES

SE VEND PARTOUT  
SANTIARD & Co — LYON

### A. ROYANÉ

LYON — Rue de la Préfecture, 1 — LYON

### LAINES ET COTONS

à tricoter et au crochet  
COTONS POUR COUVERTURES

### BONNETERIE FANTAISIE

au tricot et au crochet  
Pèlerines, Fichus, Jupons, Robes d'enfants

GILETS DE CHASSE, BAS, etc.

Détail au prix du gros

## GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE

EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection

et la solidité de ses produits

## A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche, de Luxe et Cérémonies

MOLETTIÈRES imitant la BOTTE de CHEVAL

CHAUSSURES POUR LAWN TÊNIS

### LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

## AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées  
Plantes pour Appartements

### Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse  
LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Feutre  
CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle  
FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

MAISON FONDÉE EN 1865

DISTILLERIE DAUPHINOISE

Fabrique de Liqueurs spéciales

## HTE GONTARD

DISTILLATEUR ET PROPRIÉTAIRE

A Saint-Laurent-du-Pont (Isère), près la Grande

Chartreuse

MAISON A LYON, COURS VITTON, 11-13

INVENTEUR

Prunelle à la Fine-Champagne, Quina-Liqueur, Prémalmé des Alpes, Curaçao d'Haiti (6 types), Cordial des voyageurs, Charentaise (Crème de Fine-Champagne), Cacao français, Amer Gontard.

Seul dépositaire pour la France du Kummel Yvan Semenov, de Riga (Russie), cristallisé et non cristallisé.

Spécialités : Les trois Liqueurs Gontard et Elixir végétal entièrement semblable à ceux du couvent, Bitter Gontard et Arqueuse, Genépy et Arôle des Alpes, (China-Ratafia de cerises, Cacao vanille.

## THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong  
Pékao à pointes blanches, oranges  
Schulang, etc.

IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET  
4, rue Bellecour — LYON

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

